

## La lièvre

Gabriel-P. Ouellette

---

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968  
Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60366ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Ouellette, G.-P. (1968). La lièvre. *Liberté*, 10(3), 144-149.

## LA LIEVRE

*à feu Samuel O.*

## I

Sur une route où des armées ne sont jamais apparues.

N'était la gravure d'un vieux livre qui offre lentement, sur un rivage, le spectacle d'un guerrier presque nu, bête brûlée par les mouches, les muscles bandés sous l'horrible et douce sensation du fer rougi qui lui découvre son corps comme jamais l'amour ne l'a fait — l'homme que l'on martyrise est une bête que l'on adore —

Sûre une route qui jamais n'entendit sonner la charge ou battre la retraite

Qui a fait sourdre le sang des érables?

Pour chanter la mort de quel visage?

— Au temps de l'ancien chemin, on arrêtais, pour y boire à son puits, dans la cour d'une maison grise et pointue, tout en haut du talus, à la limite d'un champ d'avoine qui s'achève au creux d'un bois d'épinettes, là où la rivière rejoint la route —

Les épinettes longues et droites respirent la fleur de leur résine enivrante dans les souffles et la fraîcheur de la nuit; à leur ombre, une pierre qui n'a le poids du sang d'aucun suicide, qui a parfois l'éclair du granit et toujours garde du vent et de la neige les aiguilles rousses ou brunes, tombées des branches les plus basses, tout autour du tronc, dans le dessin nouveau des racines accouplées à la terre.

Où la rivière rejoint la route dont l'œil oblique du lièvre traverse le silence, le long de la Lièvre, ventrue, paroi épaisse et mouvante d'un cours étrange, noire de deuils et de viols, vertige caressé de l'oubli, qui porte les dernières billes de bois, billots pour la tête rêveuse d'un enfant.

## II

Le noir que soulève la lumière des phares, d'un jet brusque et éternel retombe sur eux, épais des autres nuits et de celle humide, de l'eau, au travers des hautes herbes.

Dans l'ombre liquide, baladins et nocturnes, sa sœur et lui se regardent. Il se prend à sourire, comme l'on baisse les yeux, soudain, et tourne la tête.

Quand la rivière abandonne la route et s'éloigne, dans une terre noire jonchée de feuilles, vers les hauteurs des montagnes, il lui dit qu'ils traversent les terres de son père, que des hommes et des femmes les saluent, comme dans les romans d'une autre Histoire...

Elle voit de grands arbres, dans la brume, couverts de neige, cernés de bleu. Et l'empoigne du plus calme de son corps une chaleur hivernale que gardent, au passage, les masses sombres et droites.

Elle a fermé les yeux. Dans sa tête, un froid vivant la ronge, jailli de son cœur disparu. Il lui souvient la brume verte de son premier lever du jour, quand, à la toute fin de l'aube, la neige s'était mise à tomber pour se changer en pluie.

La nuit redevient molle et respire à nouveau. Une nuit d'horizons.

## III

A ses derniers moments, j'ai vu des hommes et des femmes la saluer. Des barques illuminées remontaient le cours de la rivière.

La lune, à son nouvel apogée, éclate sa lumière.

Dans un sous-bois d'épinettes, je l'ai amenée  
— Il a mené sa mie, ô gué! dans un sous-bois,  
Mais tenait dans ses bras son blanc cadavre froid —  
Et sur un tapis d'aiguilles, je l'ai couchée.

Ma sœur était morte, je l'avais vue mourir.  
— Il avait prié Dieu de mourir avec elle  
Durant la nuit d'été qu'une flamme éternelle  
Anéantit, quand de l'hiver, le souvenir...

Il prit une hache  
Au manche de bois franc, aux songes de querelle,  
Ouvrit son chemin  
Dans les bois endormis d'une terre rebelle  
Et frappa sa force  
A grands coups de douleurs, feuillage d'un soupir  
Qu'un amour perdu  
Ne laissait de tuer, contre l'arbre à finir.

Quatre lèvres blanches aux rires parfumés,  
Haleine ennemies, cris d'une même sève,  
Disent les sons aigus dans la fibre chantés  
Par l'épée de glace qui tout en haut s'élève

Et que touche le sol, la branche la plus haute!  
Que l'homme ébranche dans l'échancrure du sapin  
La carène d'un navire aux arches de vertes aiguilles,  
Pour y poser sur un rameau la clarté d'un visage  
Et laisser la rivière palper les branches de la quille!

Et que touchent le ciel, les branches les plus basses!



L'arbre ouvert comme un fruit glisse sur l'eau huileuse,  
Suspendu à la nuit — naissance d'un grand vent  
Qui ouvrage les berges aux chansons des fileuses,  
Enroulé dans les plis du corps adolescent

De l'homme à la barre,  
Soulève leurs amours, comme léger tombeau  
Dans la neige folle,  
Glisse sous les vagues, frôle la chair de l'eau  
Pour laver le sang,  
La hache du meurtre, à son cou arrachée,  
Et faire couler  
De ses yeux disparus une larme égarée.

Alors ciel se haussa pour siffler oripeaux  
De flammes et rugir à l'orgie exaltée  
Du pont de bois mourant, aux travées éclatées —  
Le Pont-Rouge brûlait aux airs d'un chalumeau.

Tourbillons et tambours s'engouffrent et s'enroulent  
Purlèchant alanguis dans un spasme soudain  
La ramure brûlée qu'interroge une main  
Aux reflets d'ambre et d'or du miroir qui s'écoule —  
La ramure brûlée d'une épave perdue.

A l'aube, un orignal aux bois noircis se laissa glisser entre  
les berges retrouvées de la rivière libérée, évita les remous  
et franchit les rapides, la brume couvrant son passage.

## LA MORT

à G. B.

L'Asie crève ses plaies

Dans

La page d'un journal

À Paris où j'ai froid

Asservi aux tortures

Dans

Mon ventre s'accrochaient

Les cris nus d'un voyeur

Chair inerte au plaisir

À

La précision des mots sur une image humide

Où gisent infiniment les débuts de l'horreur

Tout battement disparaît dans un rythme long aux silences  
envahissants qui s'enfuient en ondes grises et bleues et palpent  
la multitude de leurs mains sur l'évanescence beauté de ma  
douleur

La mort du souffle tue les mots du silence et interroge ma peur

Que vivre devant la mort qui se bat à mourir?  
Que faire de me battre pour une mort de plus?

Si ce n'est le lent ensorcellement de ma peur  
Rivée à l'écriture de mon âme et déjà  
La pensée de ceux qui la relisent  
En rend l'aveu  
Pareil à mes reflets  
Dans la glace de mon passé

Courage faux de vains aveux  
D'où naît la grâce de mourir  
Sourde lâcheté d'un espoir  
Arrimée au désir que l'on  
Dise son courage de vivre

De plus désespéré des acharnements à soumettre ma voix à la  
parole  
d'un autre visage et y chercher l'ombre d'une chaleur qui me  
dirait  
ma vie  
J'admire la mort enfouie dans ma nuque, autour de mon cou,  
la mort  
servante de ses deux mains qui la guident et l'encerclent  
Quand la jouissance de ma résistance vaincue s'engouffrait  
dans une  
mort lumineuse, les mains sont redevenues haineuses et mon  
corps,  
fébrilement tenace dans sa peur de mourir.

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE